

Poésie
Du mal-être à la métaphysique

David Cantin and Roger Chamberland

Number 105, Spring 1997

Nouvelle littérature québécoise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57233ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Cantin, D. & Chamberland, R. (1997). Poésie : du mal-être à la métaphysique. *Québec français*, (105), 78–81.



POÉSIE

Du mal-être à la métaphysique

DAVID CANTIN et ROGER CHAMBERLAND

Au tournant des années 1980, la poésie québécoise connaît des ratés. On publie moins et on mise sur des valeurs sûres qui ont attiré l'attention dans la décennie précédente. Les jeunes poètes sont mis à l'écart et parviennent difficilement à publier leurs œuvres. Petit à petit, le marché de l'édition reprend de la vigueur, mais on y sent l'épuisement des avant-gardes, la dissolution d'une poésie à caractère national et la reformulation du projet formaliste et féministe dorénavant allégés du poids dogmatique qui en hypothéquait la résonance. La poésie de ces années s'est éloignée du public-lecteur qui le lui a bien rendu en lui refusant des fréquentations assidues. De plus, c'est un lieu commun que de dire que les jeunes se sont éloignés de la poésie au profit de pratiques artistiques mieux adaptées à l'univers technologique dans lequel ils vivent. On pense à la chanson, au cinéma et à la vidéo parmi d'autres.

Ces années de latence, attribuables en partie à l'échec référendaire, mais aussi à la situation économique précaire, cèderont la place à des jours meilleurs qui permettront à la poésie de retrouver un rythme de publication abondant et, avouons-le, fort diversifié. À côté des noms plus ou moins importants de la poésie québécoise, de jeunes auteurs parviennent à se faire publier. Si plusieurs d'entre eux s'inscrivent dans une certaine tradition quant aux thèmes, d'autres, par ailleurs, réactivent des formes ou des motifs que l'on croyait désuets et ouvrent de nouvelles avenues thématiques en plus grande acointance avec l'état de la société qui leur pèse.

Dans les pages suivantes, nous aimerions aborder les nouvelles valeurs que l'on retrouve dans la poésie québécoise très contemporaine. Sans être exhaustif, ce survol devrait permettre de se familiariser avec des poètes encore trop souvent tenus en marge ou dont le discours témoigne d'un renouvellement inédit.

L'éclat du désastre

La jeune poésie, sans atteindre à la maturité des poètes qui ont dix ou vingt ans de métier, et dont l'expérience de vie compte pour beaucoup, se pose les mêmes questions que leurs aînés vis-à-vis de la pérennité de l'existence, à la différence près que ce questionnement est beaucoup plus près de la réalité journalière, de ce qui se vit dans l'ici et maintenant, dans les conditions souvent désastreuses que sont le chômage, les études menant à des emplois précaires, la pauvreté, l'environne-

ment menacé par la pollution, les conflits mondiaux, l'éclatement de la famille, la solitude, la difficulté d'établir des relations durables avec qui que ce soit et, bien sûr, le sida. Les années 1980 1990 sont celles du désenchantement et de l'expectative parce que l'héritage des générations précédentes est plutôt fragile, piégé à la base. Le contexte global de l'Occident est tel qu'il est difficile d'y déceler une quelconque avenue de libération, comme le souligne Claude Paradis dans *Stérile Amérique* :

[...] je suis de votre race profonde et éternelle
je sens mes racines en me collant au sol
(quand je respire à pleins poumons les pores
de la planète blessée)
je suis comme un enfant qui agonise (sans
raison) il est certain que je mens ¹.

Comme on le constate, le rapport à la terre, l'enracinement, mais surtout le sentiment de vivre à vif, colorent négativement la couleur des images.

Discours encore plus extrémiste que celui de Francis Farley-Chevrier qui, dans un premier recueil, *L'impasse de l'éternité* (1991), exprime avec justesse la dialectique d'une jeunesse « qui ne connaît l'éternité que de son vivant parce que le passé nous détruit tous dans un avenir angoissant », ainsi que le mentionne le texte de présentation de la quatrième de couverture.

nous agissons inutilement
nous nous effacerons
n'ayant été qu'un siècle acculé sans présent
nous serons les premiers à mourir
en fermant notre histoire
nous ne fuyons qu'un temps hors de portée
rien d'autre
l'absence nous résumera ²

FRANCIS FARLEY-CHEVRIER
LES HERBES ROUGES / POÉSIE



Regard lucide sur la détérioration de la planète, sur cette jeunesse dont on sacrifie l'intelligence et le dynamisme et que l'on tient à distance des lieux de décision et de commande. Déjà le titre du recueil annonce un projet tout à fait nihiliste et refuse toute forme d'espoir qui pourrait, d'une manière ou d'une autre, entretenir le goût de vivre. En fait, là où Farley-Chevrier a choisi les mots, le langage et la poésie, d'autres jeunes optent pour la manière radicale et se jettent dans la mort telle-ment la vie semble être futile et l'existence un luxe dont on ne veut pas faire l'économie.

Les révolutions ont eu lieu et ont épuisé toutes les formes possibles d'avant-garde ; même la création littéraire a été domestiquée et « s'enseigne » au cégep et à l'université par ceux-là mêmes à qui la révolution des années soixante et soixante-dix profite, la génération du *baby boom*. Même l'édition alternative est problématique puisqu'il est presque impossible de se démarquer de ce qui s'est déjà fait : des revues comme *Bonnet de nuit*, ou *Exit* tentent, avec des moyens modestes, de publier des textes qui disent l'urgence de la situation, la déréliction d'hommes et de femmes dont le seul combat possible est la survie. Ces revues semblent vouloir prendre le relais de celles qui ont assuré la diffusion de la poésie formaliste, comme *Les Herbes rouges* ou *La Nouvelle Barre du jour*. Subsiste également une revue comme *Arcade* qui, depuis vingt ans, assure le relais de la poésie des femmes. En parcourant la production de cette revue, on constate à quel point le discours féministe s'est déplacé lui aussi et n'est plus porteur de la même charge revendicatrice ou dénonciatrice, selon les époques, afin de laisser la place à de nouvelles voies de femmes, où se mêlent l'ancien et le nouveau, dans

un élan revivifié posé par la condition féminine réinventé selon un paradigme intime plus ouvert à la présence des hommes mais toujours aussi profondément enraciné dans une prise de conscience de l'être-femme.

Des jeux de langage

Toutefois, d'autres auteurs prennent leur revanche sur le réel et réintroduisent un certain ludisme susceptible de subvertir les conditions immédiates d'un présent hostile. Dans cette lignée, retenons le recueil d'Anonyme Sanregret, *Inutile*, qui offre la démesure d'un texte hybride mêlant tout à la fois l'insignifiance — entendue ici dans son sens positif — d'une imagerie éclatée, la bande dessinée et l'illustration tous azimuts à laquelle participent des artistes au talent varié comme Philippe Brochard, Suzanne Duranceau, Christine Lajeunesse, Obu international et Richard Parent. Ce livre, plus qu'aucun autre, reconstruit le rapport texte-image et dénote une superbe dénégation du poème qui se prend trop au sérieux :

J'écris depuis longtemps
mon urine a brûlé une école
où j'apprenais à passer le temps
où je regardais la vie lucide
Je suis un graffiti qui s'ennuie³

Dans *L'œkoumène écorché vif*, de Michel Janvier, la poésie cède à un délire où l'alcool et la drogue semblent faire bon ménage. Le texte se sature d'images excessives mais aussi banales qui se donnent à lire comme une expérience du vertige langagier. Mais il revient à Christine Daffe d'aller au-delà du frottis des mots et de créer un langage sans commune mesure avec les textes les plus explosifs auxquels on peut songer, tels ceux de Gauvreau ou d'Artaud. Ces recueils miment l'ennui vis-à-vis d'un monde dont les clés ont été perdues quelque part et dont il ne subsiste que des fragments apocryphes.

De l'intime à la métaphysique

Comme le souligne avec à-propos Gilles Lipovetsky dans son essai *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, il semble bien que la société postmoderne effectue un repliement sur l'individu, que le paradigme de l'intime gagne en force et que l'épanouissement personnel soit une nouvelle donne incontournable : « Le narcissisme ne désigne pas seulement la passion de la connaissance de soi mais aussi la passion de la révélation intime du Moi comme en témoignent l'inflation actuelle des biographies et autobiographies ou la psychologisation du langage politique » (Lipovetsky, 1983, p. 72). On remarquera encore l'actualité de cette analyse qui, après toutes ces années, n'a pas perdu sa véracité, bien au contraire si l'on observe la liste des *best-sellers* dans les journaux. Quoi qu'il en soit, il semble bien que toutes les valeurs relatives à l'intime, dont le moteur premier serait le corps, aient forme et force. Entendons ici qu'il ne s'agit pas du corps à libérer de ses entraves religieuses séculaires ; il s'agit plutôt d'une nouvelle attitude où la mesure des sentiments, des rapports parentaux, de l'ordre caché des choses s'enracine à une expérience où le corps devient un prisme de diffrac-tion de la réalité :

Et nous avons des précautions pour ces cris-taux que l'absent dépose sur nos lèvres. Amou-reux, tu n'es pas éfranger au spectacle dans ma tête : parfois ton sommeil est une demeure qui s'éteint pour la nuit. Je ne sais comment te le dire, il y a des arbres tout autour, et il me semble que l'été se reconnaît à l'odeur pleine et précise de ton corps⁴.





Désormais, ce retour vers soi crée un lien sensible à partir de l'expérience intime de l'être confronté au monde. Ainsi les moindres mouvements de la vie privée engendrent une résonance universelle qui implique une remise en question de la présence même. Au cours des années 1980, quelques poètes, tels François Charron et Hélène Dorion, intègrent à leur démarche poétique une part beaucoup plus philosophique, un cheminement de la pensée, pour

mieux répondre aux dilemmes de l'existence. Cette quête de vérité intérieure cherche à donner un sens au réel, aux gestes incertains qui fondent la création ultime de chacun. Parmi les nouvelles voix de la décennie 1990 au Québec, José Acquelin s'investit dans un projet de connaissance et d'émerveillement métaphysique. Déjà, dans son deuxième recueil paru à l'Hexagone en 1990, le poète emprunte l'image du « Piéton immobile » à la recherche de la beauté première des choses par le biais d'une conscience intuitive vouée à l'interrogation. Cette démarche traduit une valeur éthique qui propose de réconcilier les contraires afin d'unir le monde du visible et de l'invisible. À ne pas confondre avec une quelconque morale ! Il s'agit plutôt d'en arriver à devenir son propre maître en retrouvant cet âge secret de l'ignorance, ce regard qui traverse les limites illusoire de l'existence :

le temps ne passe pas c'est nous qui passons
la pluie n'a jamais vraiment imaginé l'eau triste
et si un désert te rencontre pour te souffler
je suis le souvenir d'un soleil sur terre
tu peux sans crainte lui répondre
je suis le futur de rien sur tout ⁵

Cette tension des contraires et du paradoxe provoque un vertige émotif derrière une recherche d'équilibre intérieur. Fidèle aux grands maîtres de l'Islam qu'il cite en épigraphe, Acquelin veut atteindre cette réalité inexprimable où se trouve l'essence même de l'aventure humaine. Il en résulte ainsi un besoin de réconcilier la présence et l'absence, l'âme et le corps, le jour et la nuit, la raison et l'émotion. Pourtant, si cette poésie fait place à une certaine détresse ironique, c'est pour mieux inscrire cette distance par rapport à soi-même à travers la fragilité de l'instant car « nous ne sommes qu'à avoir et nous n'avons qu'à être ».

Autre voix prometteuse de la nouvelle génération, Martin-Pierre Tremblay se met à l'écoute de soi et de l'autre dans son premier recueil *Le plus petit désert* (Les Herbes rouges, 1993). Dans une langue aussi dépouillée qu'elliptique, le poète « donne un nom aux

êtres et aux choses » afin d'assumer le poids de l'inquiétude existentielle. Quelque part entre la naissance et la mort, un regard contemplatif témoigne des preuves de l'enracinement, au-delà d'une fragmentation individuelle.

Il y a que le silence est une faille
Trouvée dans l'atmosphère,
Quelques mots trop précis
Pour cette nuit sans étoiles.
Il y a ce vent pressé contre ma fenêtre,
La chaleur d'une idée,
Le soleil en retard sur la marée,
Des gens absents du paysage
Laissant plus d'une ombre
Prendre racine dans la même chair,
Le même étau de lumière ⁶.

Ce « plus petit désert » qu'évoque le titre du recueil trahit un sentiment de vide intérieur, causé par le temps qui ne cesse de réduire l'horizon perceptif. Au milieu de cet effritement, Tremblay cherche « cette issue vers le lieu de toute chose » pour apaiser la solitude d'être au monde. Dans le sillage d'Acquelin, l'écriture privilégie la transparence énumérative de l'aphorisme afin de répondre à l'interrogation métaphysique. Faisant alterner le doute et la preuve, la joie de même que la douleur de vivre, cette quête trouve ses fondements à l'intérieur des contrastes que révèle le passage de l'autre en soi. Héritière des chemins empruntés par un Saint-Denys Garneau, l'œuvre initiale de Martin-Pierre Tremblay met en valeur une sensibilité capable de redécouvrir le silence inquiet de la parole poétique.

Le repli intérieur

Alors que certains poètes traduisent cette position d'étrangeté à l'égard du monde actuel à travers la révolte ou le questionnement philosophique, d'autres se tournent désormais vers une conscience des valeurs de nature spirituelle. À une époque où la confusion sociale et individuelle bouleverse un bon nombre d'individus, la foi représente peut-être, pour certains, une réponse immédiate possible. À titre d'exemple, l'angélisme est réapparu dans l'imaginaire de nombreux auteurs québécois, depuis quelques années. Du même coup, le désir du sacré et de l'union possible avec Dieu se fait sentir à différents niveaux dans des œuvres qui puisent au symbolisme chrétien, oriental ou à diverses pensées ésotériques. Plusieurs jeunes femmes qui commencent à publier dans la collection « Initiale » des Éditions du Noroît manifestent un repli intérieur comparable, jusqu'à un certain point, à l'ascèse mystique.

C'est probablement Nicole Richard qui pousse cette expérience de la subjectivité intérieure à son extrême limite dans son livre *Ruptures sans mobile* :

je supporte l'inconfort
le poids de la nature
les heures interminables.



je creuse des trous —
dans le sol j'enfoncé
les pieds plus bas que la tête.

dehors l'immortalité
des choses : le rocher,
les détails de la terre.
entre moi et le monde, dieu

je me le demande.
la fin du jour ne prouve rien ?.

Sous le signe du cloisonnement en face du monde extérieur, le je creuse cette nuit obscure de l'âme à partir du malaise à habiter son propre corps. Au centre d'un tel tumulte, ce sont les mots qui prennent le relais de cette lente soustraction affirmant un « point d'inexistence » originel. Alors que le sujet explore son désenchantement secret, il découvre, néanmoins, des « corps célestes », des « mystères sans fins » puisqu'« il veut savoir ce qu'est l'éternité et la mort ». Quête d'absolu ou de transcendance, le trajet d'influence gnostique de Nicole Richard met à l'épreuve ces « ruptures » permettant d'accéder à une connaissance supérieure de l'être dans le monde actuel.

Lauréate du Prix Alphonse-Piché en 1993, Martine Audet propose, dans son premier recueil, *Les murs clairs*, une expérience plus posée que celle de Nicole Richard. En prise avec la nature, cette nouvelle voix met tout de même le corps à l'épreuve dans une traversée sensible du monde intérieur :

souvent nos doigts sont des cierges
enfoncés dans cette nuit que l'on célèbre
jusqu'à la meurtrissure de la bouche
je voudrais tant retenir le fleuve
la joie vraisemblable du fleuve
qui vibre comme un oeil
dans la lumière rare et dorée⁸.

Les références aux « cierges » ainsi qu'à « la lumière » maintiennent le poème dans ce désir d'un accès possible vers l'illumination de cette « nuit enfermée dans la bouche ». Alors que Nicole Richard s'enfuit dans son renoncement pour en tirer une forme de connaissance, Martine Audet sollicite cette ordonnance du chaos interne succédant aux ténèbres. On décèle dans ces courts vers l'expression d'une attente devant ce bonheur capable de rendre un état possible de sérénité. Ces « murs clairs » représentent donc cette transparence spirituelle qui permet de vaincre la peur devant notre conscience de la mort. Bien que « les raisons d'exister soient du sable qui scelle la bouche », le repli devient une voie d'accès pour mieux inscrire sa présence dans une époque soulevant de nombreuses questions sur l'acte même de vivre.

Notes

1. Claude Paradis, *Sterile Amérique*, Montréal, Leméac, 1985, p. 41.
2. Francis Farley-Chevrier, *L'impasse de l'éternité*, Montréal, Les Herbes rouges, 1991, p. 63.
3. Anonyme Sanregret, *Inutile*, Montréal, Voltichenkō, 1984, p. 41.
4. Rachel Leclerc, *Les vies frontalières*, Les éditions du Noroît, 1991, p. 54.
5. José Acquelin, *Le pléton immobile*, Montréal, L'Hexagone, 1990, p. 90.
6. Martin-Pierre Tremblay, *Le plus petit désert*, Montréal, Les Herbes rouges, 1993, p. 27.
7. Nicole Richard, *Ruptures sans mobile*, Montréal, Les éditions du Noroît, 1993, p. 94. (Collection « Initiale »).
8. Martine Audet, *Les murs clairs*, Montréal, Les éditions du Noroît, 1996, p. 19. (Collection « Initiale »).

NouvEauté 1997

Logique et expression de la pensée

Pour toute personne qui éprouve
des difficultés en expression écrite.

Victor Thibaudeau



NouvEautés 1996



Le classicisme et le romantisme Initiation à l'analyse littéraire

Johanne Charbonneau,
Jean-Pierre Dufresne,
Albert Landry, Claude Tremblay
Avec la collaboration
d'Yvan Comeau

Le réalisme, le naturalisme et le symbolisme

Initiation à la dissertation
littéraire explicative

Johanne Charbonneau,
Jean-Pierre Dufresne,
Albert Landry

Avec la collaboration
d'Yvan Comeau
et de Claude Tremblay



**gaëtan morin
éditeur**

171, boul. de Mortagne, Boucherville
(Québec) Canada J4B 6G4
Téléphone : (514) 449-2369
Télécopieur : (514) 449-1096